

“Mille saisons”, une exposition de Golnâz Payani au DomaineM

Voici une exposition qui frappe d'emblée par sa grande clarté et l'aspect fraîchement coloré d'un dispositif s'ouvrant paisiblement vers le spectateur. Si la vision d'ensemble offre un sentiment d'harmonie et de quiétude semblable à celui que pourrait produire un paysage, l'approche des œuvres, une à une, introduit à un univers complexe où l'acte d'image relève à première vue de l'étrangeté. Ou, plutôt : il vise à placer le spectateur dans un état de fascination, entre étonnement, émerveillement et réflexion.

Au Salon, les onze œuvres présentées sont des travaux avec tissu et fils. Le motif à fleurs est récurrent, il correspond à la vision que l'artiste a du monde comme un processus permanent de croissance, qu'elle nomme volontiers “fleurissement” ou “germination”. Ce matériau de base est ensuite soumis à une série d'opérations méticuleuses qui se développent selon une temporalité ralentie, méditative, et qui libèrent, par le travail du fil, des sortes de visions. Parfois, le motif lui-même est rebrodé, élément par élément, fleurs, pétales, avec un fil monochrome qui libère au milieu du tissu une forme fantomatique [n°7 *Le Cercle rouge*]. Le motif est ainsi comme effacé, mais désormais il s'offre au regard – par les trameages variés du fil brodé – comme une *forme organique, vivante*, convoquant le toucher. *La disparition, ici comme ailleurs, n'est qu'un passage*. D'autres pièces, ayant nécessité un grand nombre d'heures de travail, sont des jeux imaginaires où les fils sont libérés un à un, dans le sens de la chaîne, verticalement [n°1 *La Ligne rouge*] ou dans le sens de la trame, horizontalement [n°10 *L'Orale bleu*] : les fils sont ainsi, tour à tour, “pris” (effet-chaîne) ou “laissés” (effet-trame) selon le vocabulaire en usage. Parfois une combinaison des deux interventions installe un réseau dense en expansion [n°5 *La Grande carrée*].

Surgissent ainsi des filaments qui s'étirent et se propagent comme de fines racines ou des chevelures : images de *la vie germinative des œuvres* qui rejoignent à cet égard le grand travail permanent de la nature. Les “armures” des tissus sont démembrées et donnent parfois lieu à d'étranges transferts où le fils “pris” selon une figure circulaire est présenté comme une sorte de greffon [n°3 *Double Cercle – Rempli*] tandis que le tissu-source (ne présentant que les “duites”) révèle l'empreinte spectrale du prélèvement [n°2 *Double Cercle – Vide*].

Toutes ces recherches participent de l'esthétique même de l'artiste où un cercle unique rassemble le Vivant, l'art ayant pour fonction d'introduire à cette multiplicité rayonnante et unifiée où l'homme, son regard, son imagination et sa pensée, se rattachent par mille liens au mouvement général d'un monde conçu comme multiple splendeur.

Les deux *vidéos* présentées dans l'exposition témoignent de l'esthétique en acte de Golnâz Payani :

Au Cabinet d'arts graphiques est présenté *Paysage avec du violet* (vidéo tournée dans le bocage bourbonnais, à Theneuille). Que peut le discours sur l'art face au monde ? Telle est la question que l'on pourrait se poser. Un narrateur (« le conteur ») – debout dans un champ lors d'une belle fin de journée où un arc-en-ciel brille dans un ciel de nuages – décrit une peinture dont ni le titre, ni le nom de l'artiste ne nous sont donnés. Il s'agit d'un paysage, avec un pont et des personnages, saisi peu d'instant avant l'orage. La parole tire le fil et glisse des descriptions au commentaire et à l'interprétation, alors que le monde, derrière le narrateur, persiste dans la plénitude de sa beauté et de son mutisme. Des plans fixes de tableaux de paysage, du XVII^e au XIX^e siècle et de la Hollande à l'Angleterre et à l'Allemagne, clôturent la vidéo comme un carnet de souvenirs, de cartes postales d'un monde disparu. Nous le mesurons : l'art de Golnâz Payani dit quelque chose de notre présent, de ses menaces et de nos silences. Il dit aussi, souverainement, ce que nous pouvons sauver et comment.

A l'Atelier-Grange est présentée en boucle la seconde vidéo, *Mille et une nuits* (5' 35"). Réalisée en 2014, il s'agit (avec le *Sans titre* de 2016 présenté à la bibliothèque) de la seule œuvre présentée non produite

durant la résidence. Cette œuvre enchaîne une longue série de brefs plans, issus de films en noir et blanc, de l'époque du cinéma muet à celle des années 30 et 40 du XXe siècle. La même scène se rejoue sous nos yeux : un personnage, femme ou homme, jeune ou âgé, se retourne vers nous et regarde intensément quelqu'un qui vient d'apparaître dans le hors-champ. C'est l'éternel printemps des regards où se manifestent l'ouverture à l'autre, *l'éveil souverain du visage* comme part majeure de notre don à autrui et trait essentiel de notre humanité. Voici qui nous libère du Temps et nous autorise à convoquer en nous, par la mémoire, toutes les images de ces êtres que nous avons connus, afin de rassembler les éclats du passé comme en un bouquet, pour en retrouver le parfum.

M.C.